

White Bicycles

JOE BOYD

White Bicycles

MAKING MUSIC IN THE 60S

Traduit de l'anglais par
CAMILLE CHAMBON

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE PARIS IV^e
2008

TITRE ORIGINAL
White Bicycles
Making music in the 1960s

REMERCIEMENTS

BEAUCOUP d'amis m'ont apporté leur soutien, leurs encouragements et leurs conseils. Je suis particulièrement redevable à Lucy Bailey, qui a corrigé la version finale avec un soin infallible et dont les nombreuses critiques ont permis de très multiples améliorations. La forme et les thèmes abordés dans ce livre sont à mettre en grande partie au crédit des conseils prodigués par Melissa North et Pierre Hogson, à qui je suis infiniment reconnaissant. Le soutien de Deborah Rogers, une fois ses premières réticences passées, m'a donné l'énergie de poursuivre. Les remarques pertinentes de Rose Simpson quant à ma première ébauche ont mis en évidence le besoin d'améliorer la seconde version. Les musiciens et les collègues, sans qui il n'y aurait aucune histoire à raconter trouveront, j'en suis certain, leurs remerciements dans le texte qui suit.

© 2006 by Joe Boyd.

© Editions Allia, Paris, 2008 pour la traduction française.

PROLOGUE

A la mémoire de ma grand-mère, Mary Boxall Boyd,
qui m'a appris à écouter.

Le soleil du samedi se leva tôt un
matin / Dans un ciel si clair et si
bleu / Le soleil du samedi se leva
sans prévenir / Si bien que per-
sonne ne savait quoi faire. / Le
soleil du samedi fit revenir des
gens et des visages / Qui
n'avaient pas l'air importants à
l'époque / Mais quand je me
remémore ces gens et ces visages
/ Ils étaient vraiment brillants à
leur façon. / A leur façon / A leur
façon. / Le soleil du samedi ne se
lève pas pour me rendre visite
aujourd'hui.

Pense aux histoires dont les rimes
et les raisons / Tournent en rond
dans ton esprit. / Et pense aux
gens dans leur époque et dans
leur temps / Revenant encore et
encore / Et encore / Et encore / Et
le soleil du samedi s'est trans-
formé en pluie du dimanche.

*Saturday sun came early one morning
In a sky so clear and blue
Saturday sun came without warning
So no one knew what to do.
Saturday sun brought people and faces
That didn't seem much in their day
But when I remember those people and places
They were really too good in their way.
In their way
In their way
Saturday sun won't come and see me today.
Think about stories with reason and rhyme
Circling through your brain.
And think about people in their season and time
Returning again and again
And again
And Saturday's sun has turned to Sunday's rain.
So Sunday sat in the Saturday sun
And wept for a day gone by.*

Nick Drake

Le dimanche a alors remplacé le
samedi / Et pleuré pour le jour
qui venait de s'écouler.

LES *sixties* ont débuté à l'été 1956, se sont achevées en octobre 1973 et ont connu leur apogée à Londres, à l'aube du 1^{er} juillet 1967, lors d'un concert de Tomorrow à l'UFO club.

C'est en 1966, peu avant Noël, que John Hopkins et moi-même avons lancé les soirées hebdomadaires à l'UFO club¹, dans un dancing irlandais de Tottenham Court Road, qui sont très vite devenues le rendez-vous du Londres psychédélique. Dès le mois d'avril, notre groupe maison, les Pink Floyd, avait déjà trop de succès pour jouer au club, je devais donc constamment chercher de nouveaux groupes. Un soir, j'ai découvert Tomorrow sur la scène du Blaises et j'ai été emballé. Ils ont joué pour la première fois à l'UFO le 19 mai et le public a tout de suite été conquis. Steve Howe, qui a ensuite fait fortune avec YES, était à la guitare, et Twink, personnage clef des origines du punk, à la batterie. Je ne sais pas ce qu'il est advenu de Junior, le bassiste, mais son attitude je-m'en-foutiste, son œil de travers et sa veste cintrée apportaient beaucoup au charisme du groupe. Le chanteur, Keith West, allait connaître un succès solo cet été-là avec le morceau "Except From a Teenage Opera, Part 1" ("Grocer Jack, Grocer Jack, please come back..."). Il faisait tout pour conserver un statut de pop star alors que le reste du groupe évoluait vers un autre univers. Leur dernier morceau, "My White bicycle", rendait hommage au transport gratuit mis en place par les *provos*, des anarchistes d'Amsterdam. Les solos de guitare de Howe se rallongeaient et le jeu de batterie de Twink devenait de plus en plus endiablé.

Quelques mois plus tôt, je n'avais encore jamais mis les pieds au Blaises et Tomorrow connaissait à peine l'existence de l'UFO. Ce printemps-là, tout s'accéléra : il y eut de nouvelles drogues, de nouvelles fringues, de la nouvelle musique et de nouveaux clubs. L'underground psychédélique et la scène pop commencèrent à se mélanger. Au fil des semaines, de plus en plus de monde se pressait aux soirées de l'UFO si bien qu'il devenait difficile de conserver l'ambiance des débuts. On ne pouvait pas non plus

1. UFO ou abréviation en anglais de "unidentified flying object" soit OVNI en français. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

ignorer la surveillance renforcée de la police : à mesure que les files d'attente s'allongeaient devant le club, les fouilles et les arrestations se multipliaient.

Hoppy s'occupait des lumières, passait des disques entre les concerts, projetait des films de samouraï signés Kurosawa à 3 heures du matin et réglait toutes les embrouilles pendant que moi j'étais à l'entrée et encaissais l'argent. Quand des flics en civil demandaient à jeter un œil à l'intérieur du club, je leur sortais notre règlement : pas de mandat, pas d'entrée. (Cela dit, rien ne les empêchait de se faire passer pour des clients et de payer leur entrée, bien sûr. Du coup, les soirées de l'UFO proposaient régulièrement un jeu intitulé "retrouve le flic caché dans la foule"). Pour sa part, le propriétaire du Blarney Club, Mr Gannon, qui nous louait la salle, estimait que la caisse de whisky qu'il envoyait chaque Noël au poste de police de Goodge Street devait suffire à s'assurer leur bienveillance.

Quelques semaines avant le passage de Tomorrow à l'UFO le 30 juin, un flic en uniforme demanda à entrer pour récupérer les vêtements d'un homme en garde à vue. Cela paraissait normal : une demi-heure auparavant, un mec tout nu était passé devant moi à vive allure dans les escaliers avant de disparaître dans la nuit. Hoppy et moi étions donc d'accord pour faire une exception, et j'annonçai alors au public qu'on allait laisser entrer un flic et rallumer les lumières (murmures de protestation et sifflets dans la salle). Comme les gens s'écartaient, on pouvait voir des fringues éparpillées sur le sol. Le jeune flic regardait la foule et commença à rougir. Il avait devant les yeux un impressionnant échantillon du "London Freak" de 1967 : cheveux longs pour les garçons, robes à fleurs pour les filles, chemises orientales ou indiennes, quelques cafetans, des jeans, et même quelques tuniques blanches ainsi que des treillis. Beaucoup étaient en plein trip ; la plupart riaient ou souriaient.

Les rires s'intensifièrent lorsqu'on s'aperçut que, dans sa hâte, le flic avait ramassé beaucoup plus de vêtements qu'il n'était nécessaire pour rendre un détenu présentable : il avait dans les bras au moins deux ou trois paires de sous-vêtements (de sexe

indéterminé), deux chemises, un soutien-gorge, plusieurs chaussettes, etc. Avant de partir, l'agent, issu de la classe ouvrière, nous lança un regard ébahi, sans haine. De notre côté, on aurait aimé qu'il comprenne pourquoi on prenait des drogues, dansait sous les lumières, et profitait du moment présent alors on le regarda avec bienveillance, voire affection. Enfin du moins, c'était notre théorie. La suite montre que tout allait changer au fil du temps : même les copains des flics porteraient des cafetans, rouleraient des joints et se joindraient aux nombreux festivaliers.

Eric Von Schmidt fut la première personne de ma connaissance à prendre des hallucinogènes. (Sur la pochette de *Bringing It All Back Home* de Bob Dylan, on aperçoit Eric en photo sur un disque derrière Sally Grossman. D'ailleurs Dylan, sur son premier album éponyme, lâche "I learned this song from Ric Von Schmidt", "C'est Ric Von Schmidt qui m'a appris cette chanson"). Von Schmidt, qui vivait près d'Harvard Square¹, recevait régulièrement des colis de bourgeons de peyotl envoyés par la Moore's Orchid Farm au Texas. Il avait l'habitude de les faire cuire dans une marmite et d'inviter ses amis à venir boire la mixture. Ils empilaient les disques sur la platine vinyle – Ali Akbar Kahn, Lord Buckley, Chopin, The Swan Silverstones ou encore Lightning Hopkins – et ingurgitaient le breuvage en essayant de ne pas vomir. Si on ne tenait pas le coup, selon Eric, on ne méritait pas de planer. C'était une expérience réservée à l'élite spirituelle et intellectuelle, pas au commun des mortels (même s'il ne l'aurait certainement jamais dit de cette façon).

Evidemment c'était un marché trop lucratif pour que la transcendence soit réservée aux seules personnes capables de digérer le peyotl. En 1962 se trouvait près de l'appartement d'Eric le laboratoire du professeur Timothy Leary. Ce dernier avait passé une annonce dans *Crimson*, le journal étudiant de Harvard, car il recherchait des volontaires pour prendre du LSD. C'était payé un dollar de l'heure. Apparemment, Leary voulait devenir le nouveau Johnny Appleseed² des hallucinogènes. Jusqu'en 1967, on pourrait encore trouver du LSD pur très puissant, mais déjà des mélanges d'amphétamines trafiquées commençaient à être distribués en

1. Harvard Square est une large place au centre de la ville de Cambridge, dans le Massachusetts.

2. John Chapman, plus connu sous le nom de Johnny Appleseed à cause de ses plantations de pommiers à travers les Etats-Unis, est un botaniste américain du XVIII^e siècle considéré comme l'un des premiers écologistes.

TOMORROW : JUNIOR, STEVE HOWE, TWINK, KEITH WEST



grande quantité. Peu de gens se souciaient de savoir si l'élévation était bien réelle.

Cette année-là au mois de juin, un journaliste du *News of the World* avertit Scotland Yard qu'une "orgie de drogue et de sexe" se déroulait chez Keith Richards. En échange, il eut le droit d'être aux premières loges pendant l'intervention de la police. C'est devenu une anecdote légendaire : des barres Mars, des parties à trois, Marianne Faithfull nue sous une peau de bête¹, etc., soit un symbole de la décadence absolue qui semblait échapper à tout contrôle. Les médias qui n'avaient jamais vraiment pris au sérieux le "Swinging London" en firent alors leurs choux gras, étalant à longueur de pages des histoires sordides d'adolescents à la dérive. A cette époque, *Sgt Pepper* tournait sur les platines du monde entier et certaines figures de l'Establishment commençaient à s'inquiéter de l'influence des pop stars, qui affichaient ouvertement leur goût des drogues.

Pour le public de l'UFO, l'arrestation des Stones était le résultat d'une alliance sinistre : des journaux qui cherchaient le scandale pour faire vendre, des indics et la brigade des Stups. Même si Jagger et Richards étaient de riches superstars, ils étaient également des héros de la contre-culture. Ce printemps-là, Hoppy aussi a été condamné à huit mois de prison au pénitencier de Wormwood Scrubs (après une fouille chez lui où un flic en civil a fait surgir, comme un magicien de son chapeau, la preuve accablante derrière le sofa). Les publicités et les éditos de l'*International Times*², les affiches autour de l'UFO et les graffitis dans le quartier de Notting Hill Gate étaient là pour rappeler à tout le monde l'injustice qui s'était produite. On fit même une collecte dans le club, tout l'argent était destiné à un fonds légal de défense contre les interventions des Stups.

Un vendredi soir, juste avant que Tomorrow ne monte sur scène, je me retrouvai à discuter avec Twink et quelques autres. Nous étions déjà hors de nous après l'arrestation de Hoppy, mais l'attitude du *News of the World* était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase. On décida de fermer le club après le premier concert et d'entamer une marche à travers le West End, pour finir

par une manifestation devant les locaux du journal sur Fleet Street. A l'époque le quartier était beaucoup moins animé que de nos jours le vendredi soir, mais il y avait quand même quelques "quidam" vers une heure du matin qui nous regardaient bouche bée alors qu'on faisait le tour de Piccaddilly avant de se diriger vers Leicester Square, puis vers Covent Garden en direction de Fleet Street. Quelle déception à l'arrivée : le bâtiment du *News of the World* était sombre et silencieux. Les plus déterminés d'entre nous commencèrent tout de même à envisager un blocage de l'édition du dimanche et une attaque contre les camions de livraison la nuit suivante.

La longue marche dans la nuit, les regards hostiles des "gens normaux" et les menaces de la police nous avaient enflammés, du coup le club était plein à craquer et c'est dans une ambiance électrique que Tomorrow monta sur scène à quatre heures du matin. La fusion entre le public et le groupe était incroyable : un peu plus tôt, Twink s'était retrouvé à la tête de notre cortège de 200 manifestants. Au moment d'entamer "White bicycle", le groupe n'avait jamais joué avec une telle unité. Plus tard, Skip, des Pretty Things, s'est mis à la batterie tandis que Twink se jetait dans la foule avec son micro. Le jeu de Howe se fit de plus en plus intense, et les gens se mirent à sauter partout, les lumières se reflétant sur eux tandis que Twink se roulait sur le sol, prenant des gens dans ses bras et entonnant "Revolution Revolution". Tout le monde planait – que ce soit à cause des drogues, de l'adrénaline ou des deux. A cet instant précis, l'expression "Quand la musique change, les murs de la ville tremblent" sembla prendre tout son sens. Une page d'Histoire était en train de se tourner et la musique en occupait la place centrale.

Mais un mois plus tard, le prix à payer pour ce moment de gloire tomba. Le *News of the World* n'avait peut-être jamais entendu parler de nous avant ce fameux week-end mais il sut bien vite qui l'on était. Sa vengeance s'étalait en première page le dernier dimanche de juillet : sous le cliché flou d'une jeune fille aux seins nus, la une proclamait qu'elle n'avait que 15 ans et que la photo avait été prise à l'UFO club, "le temple du vice hippie".

1. Selon la légende, la police aurait retrouvé Mick Jagger en train de manger une barre chocolatée dans le vagin de Marianne Faithfull.

2. L'*International Times* (IT) est l'un des premiers journaux underground anglais, lancé à Londres en 1966.

Sous la pression policière, notre propriétaire, d'ordinaire stoïque, nous mit dehors.

Même s'il existe des disques pour témoigner de la richesse musicale de cette période, il est impossible de capturer l'énergie de ce mouvement, à la fois culturel et social. Sans s'en rendre compte, on avait entamé le déclin qui se reflétait également à New York et San Francisco. L'esprit insouciant et joyeux de 1967 était en train de se dissoudre, anéanti par de mauvaises drogues, la violence, le règne de l'argent et la pression policière. A Amsterdam, les gens commençaient à voler et repeindre les bicyclettes blanches.

Bien sûr on ferait encore de la musique pendant le déclin des *sixties*. Mais pendant leur ascension, j'avais entendu des merveilles.

CHAPITRE I

QUAND j'avais onze ans, on finit par être la dernière famille de rue de Princeton à acheter un téléviseur. On pouvait désormais regarder le comique Sid Caesar dans *Your Show of Shows*, ou encore le *Ed Sullivan Show* ainsi que des matchs de baseball. Un an plus tard, à l'automne 1954, mon frère Warwick et moi avons découvert pourquoi on avait vraiment besoin d'une télévision : l'émission *Bob Horn's Bandstand* sur WFIL-TV, diffusée depuis Philadelphie tous les jours après l'école.

Horn était un homme costaud avec la fausse bonhomie d'un concessionnaire de voitures d'occasion. Il portait des costumes amples, de larges cravates, il avait le front haut et les cheveux rabattus en arrière. A l'instar d'Alan Freed¹ et d'autres précurseurs qui approchaient l'âge mûr au début des années 50, il faisait le lien entre le rhythm and blues et un public adolescent de plus en plus tourné vers le rock'n'roll. *Bandstand* consistait en une formule simple : des lycéens du coin qui dansaient, l'annonce rituelle du classement, le "roll-call"², des groupes qui jouaient en playback leurs derniers morceaux, et de temps en temps, une interview avec un chanteur venu faire la promotion de son concert dans les environs. La production avait des moyens limités : deux caméras fixes, peut-être trois. La playlist était pleine de morceaux de doo-wop interprétés par des groupes comme les Cletones, les Five Keys, les Flamingos, Frankie Lymon & the Teenagers, les Five Satins, etc., et des morceaux de R&B up-tempo par Fats Domino, Little Richard et Chuck Berry. Le morceau "The Stroll" de Chuck Willis était souvent réclamé : les ados se mettaient alors en ligne dans le studio – les garçons d'un côté, les filles de l'autre – et se rejoignaient pour redescendre la file d'un pas léger.

Chaque jour, des révélations surgissaient de l'écran de télévision : aucune radio du New Jersey ne diffusait ce genre de musique, en tout cas pas à cette heure-là, entre la sortie de l'école et le moment des devoirs. Les années 54-56 ont constitué un tournant : c'est à ce moment-là que la musique noire est devenue accessible aux adoles-

1. Alan Freed, premier animateur blanc à soutenir des artistes noirs et la "musique du diable" aux Etats-Unis.

2. Au cours de *Bandstand*, le roll-call était l'occasion pour les jeunes du public de venir se présenter, donner leur âge et le nom de leur école.